

Paulette Roulon-Doko

Directeur de Recherches (LLACAN, CNRS, INALCO)

La notion de « migration » dans l'aire gbaya

Les Gbaya de Centrafrique sont une population qui, contrairement à l'idée généralement admise, ne disent pas être venus d'ailleurs mais disent habiter la région qu'ils occupent depuis longtemps. Il est d'ailleurs remarquable de constater qu'ils n'ont pas de récits historiques. Je vais tout d'abord faire un bilan de la situation historique dans la seconde moitié du XIX^e siècle et un rappel des données récentes de l'archéologie avant de présenter les spécificités culturelles de la société gbaya 'bodoë. Je développerai l'exemple des déplacements connus dans le cas du village de Ndongué, avant de conclure sur la nature de la mobilité telle qu'elle existe encore de nos jours.

Situation historique dans la seconde moitié du XIX^e

Selon Philip Burnham, qui a étudié les Gbaya yaayuuwee du Cameroun, notre connaissance de l'histoire des Gbaya commence avec les écrits et les sources orales dans les premières années du XIX^e. Les Gbaya semblaient à l'époque être sous l'influence à la fois des Musulmans et de la traite atlantique. Contact particulièrement marqué au moment du jihad de Ousman dan Fodio en 1830 qui ne toucha pas le nord ouest du territoire gbaya. Quant à la traite atlantique des esclaves par le sud, elle n'a pas atteint les Gbaya pendant la période précoloniale. D'une manière générale, la plupart des informations recueillies l'ont été par l'intermédiaire des Fulbe ou des Européens. Ces informations concernent les Gbaya de l'est et du sud, pas ceux plus à l'ouest restés alors méconnus.

Nous ne savons presque rien des migrations supposées des Gbaya, de nombreuses hypothèses ont été proposées par différents auteurs. Cependant, comme le fait remarquer Yves Monino, « la tendance de la plupart des

auteurs qui recueillirent des récits d'origine et de migrations propres à chaque petit groupe fut de la généraliser à l'ensemble des Gbaya, et d'exagérer l'ampleur de ces migrations tout en en simplifiant le déroulement » (1995 : 20).

De fait le territoire des Gbaya 'bodoë, groupe sur lequel je travaille, n'a connu ni l'un ni l'autre comme le montre la carte 1. Leur premier contact avec les européens correspond au passage de la mission du Commandant Eugène Lenfant qui releva, en 1904, le nom d'Antiguerem (*wàn-tí-gèrà* « celui à l'ombre du fromager »). Brusseaux, en 1908, constatant l'impossibilité de faire dire aux gbaya qu'ils viennent d'ailleurs pensent qu'ils sont peut-être autochtones.

Les données archéologiques

De plus, diverses études archéologiques semblent indiquer que cette région a été habitée de façon continue, depuis le paléolithique jusqu'au XVIII^e siècle. Dans son étude de 1982, Pierre Vidal mentionne “pour l'Afrique, la ‘curieuse habitude’ de nombreux historiens et ethnologues, de toujours faire venir les populations d'ailleurs”. (p. 31). Il précise ensuite que

Contrairement à ce qui se passa au Proche et Moyen Orient puis ensuite en Europe et en Asie, l'Afrique tropicale n'a pas connu la spécialisation à l'intérieur de l'éventail économique en particulier alimentaire. La grande majorité des sociétés africaines seront, pendant plus de trois mille ans (après l'exode saharien) pour beaucoup, et près de quatre mille pour certaines (et n'oublions pas les sociétés de chasseurs-collecteurs pendant dix mille ans ou plus), des sociétés se situant consciemment, se voulant dans l'environnement naturel ; société à l'intérieur desquelles l'homme conserve une situation privilégiée mais non dominante par rapport à tous les autres éléments de la vie. La société globale, dans tous ses composants humains, pratiqua la nature globale, dans toutes ses ressources mais sans jamais privilégier l'une par rapport à l'autre, et en les épargnant grâce à divers interdits religieux, tribaux, saisonniers.

Vidal, 1982 : 52

Se basant sur les fouilles qu'il a effectué dans l'Ouest de la République Centrafricaine, il constate une occupation continue de ces terres, un passage à l'âge de fer sans modification fondamentale du mode de vie, et conclut que :

La population centrafricaine d'aujourd'hui – c'est-à-dire le peuple de la Nation centrafricaine du XX^e siècle de l'ère chrétienne – descend directement de populations ayant peuplé le pays il y a trois à cinq mille ans – certaines peut-être plus anciennes

encore. On peut considérer, à ce niveau d'ancienneté, la quasi totalité de la population comme historiquement autochtone.

Vidal, 1982 : 132

L'état des connaissances archéologiques ne permet pas de savoir quelles populations actuelles sont précisément issues de ces anciennes implantations, mais on peut, sans se tromper assurer que l'Afrique Centrale n'était pas une terre vierge.

Caractéristiques de la société gbaya 'bodoë

Il convient tout d'abord de rappeler la structure sociale des Gbaya 'bodoë et leur mode de vie. Il s'agit de petites communautés, lignagères, très mobiles vivant principalement de chasse et de cueillette et de la culture d'un champ sur lequel pousse la première année du sésame, la seconde de l'arachide ainsi que de nombreuses cultures vivrières et la troisième de manioc qu'on entretient encore pendant 3 ans. L'élevage est réduit à des cabris et des poules qui jouent essentiellement un rôle rituel dans l'alliance. Ce sont donc des chasseurs-cueilleurs-cultivateurs, pas des agriculteurs.

Encore de nos jours, l'activité culturellement valorisée est la chasse qui est la cible de tous les rituels. Il n'y a aucun rituel lié à la cueillette ou à la culture des champs. Cette activité de chasse est régulièrement mentionnée dans tous les récits parlant des temps anciens : « Nos grand-pères se déplaçaient et chassaient » *?ó kòò kéé dé nè gíà téné* (les / grands-pères / de nous / INAC.faire / chasse / en allant). Le territoire sur lequel on chasse est placé sous la responsabilité des ancêtres ce qui n'entraîne aucune propriété particulière, seulement un usufruit de fait. C'est une terre collective pour laquelle, une fois par an, au moment de la 1^{ère} chasse aux feux, devaient être honorés les ancêtres du lignage reconnu comme étant le « propriétaire de la terre » *wàn-nù*¹ afin d'obtenir une protection pour tous pendant la saison de chasse. Avec une occupation moyenne d'un habitant au km², la terre est abondante et le territoire de chasse suffisant.

¹ Nom invariable, signifiant « propriétaire ».

Population de savane boisée, les Gbaya ont un habitat traditionnel de cases rondes et la base de leur alimentation, le manioc n'entraîne pas des contraintes comparables à celle de la culture des céréales. Les plantations restent exploitables plusieurs années sans beaucoup d'entretien. D'implantation déjà ancienne, le manioc a sans doute été précédé par une consommation d'ignames, dont de nombreuses variétés sauvages sont encore recherchées. Les Gbaya disent d'ailleurs avoir adapté le traitement qu'ils pratiquaient pour l'igname sauvage de savane *sàṅà Dioscorea dumetorum* et son correspondant de forêt *kósó*, au manioc. De fait, ces deux ignames réclament une longue préparation (cf. Roulon-Doko, 2001a : 180) comportant une première immersion – une nuit – dans un espace aménagé de la rivière (rouissage) suivie après cuisson et découpage en rondelles d'une seconde immersion – 2 à 3 jours – dans un courant vif afin de leur faire perdre toute leur amertume.

Il n'y a de plus jamais eu de chef traditionnel chez les Gbaya. Autrefois il n'y avait pas non plus de nom de village, on désignait chaque village par le nom du lignage principal qui le composait ou le nom de son ancien. Le terme *wàn*² « maître, chef, pouvoir » ne crée pas d'autorité, il manifeste des responsabilités que tout un chacun peut assumer à l'occasion. C'est ainsi par exemple que, chaque année, des hommes prennent en charge la délimitation des territoires de chasse qui seront mis à feu, relayés par d'autres l'année suivante. De plus, lorsque la situation le réclamait, un chef de guerre pouvait organiser la défense des intérêts du groupe, mais son statut ne perdurait pas ensuite. Ce chef de guerre pouvait être une femme, et la mémoire collective a d'ailleurs gardé le souvenir d'un tel cas. Ce n'est qu'après l'arrivée des Français, et le « regroupement forcé en gros villages » *ʔó ndàsàrà fùdà tó yé ʔá zú màá* (les / Blancs / commencèrent à / rabattre / village / jeter / sur / l'un l'autre), qu'a été imposé à chaque village un nom et un « chef de village » *wàn-yé*, chargé essentiellement de collecter l'impôt. De façon récente, depuis 1998, la suppression de cet impôt par tête a fait disparaître en pays

² Nom toujours affecté de la détermination tonale.

'bodoe cette fonction. Au Cameroun, où la structure politique est plus structurée qu'en Centrafrique, Burnham souligne que de la même façon "the most prominent village level institution today is the office of village headman which [...] was originally a colonial innovation" (1980 : 108). Il développe ensuite la difficulté d'être chef en pays gbaya.

La mémoire généalogique est réduite à quatre ou cinq générations. Je donnerai, à titre d'exemple, la généalogie³ des 'Bodoe-toro que j'ai recueilli et qui commence en ces termes.

"Je m'appelle 'Dókó. Ils m'ont mis au monde à Ndóngé-zú-kòmbò . Mon père et les gens de ma famille, de mon lignage sont des chasseurs. Ce sont des chasseurs. Un de mes aïeux, mon arrière-grand-père s'appelait Wàn-wèè. Un autre s'appelait Kpà̀nà̀nà̀. Wàn-wèè a mis au monde Kpà̀nà̀nà̀, puis Kpà̀nà̀nà̀ a mis au monde Gà̀gà̀gà̀, puis Gà̀gà̀gà̀ a mis au monde Mâtà, puis Mâtà a mis au monde mon père, puis mon père m'a mis au monde."

Le tableau suivant rassemble l'ensemble des données présentées.

Génération	nom de l'aîné	remarques	chronologie
+5	Wàn-wèè		
+4	Kpà̀nà̀nà̀	connu sous le nom de <i>Wàn tí gèrà</i> du village de <i>Gbà-h́fì</i> (III)	1900
+3	Gà̀gà̀gà̀	village de <i>B̀n-k̀ngé</i> (IV)	
+2	Mâtà	assassiné par les Blancs	
+1	Zằn-nù-gà̀á		1930
0	'Dókó	village de <i>Ndóngé-zú-kòmbò</i>	1960

Il n'y a jamais eu de marchés en pays gbaya 'bodoe et très peu d'échanges en dehors de ceux – lait et beurre contre manioc et condiment fermenté d'*Amblygonocarpus andongensis yàké* – avec les pasteurs nomades mbororo, en transhumance sur le territoire villageois pendant la saison sèche.

La tradition orale ne comporte aucun récit historique. Quant aux contes d'origine qui sont encore bien mémorisés, ils renvoient à une situation sans

³ Traduction d'un récit de vie enregistré en 1983.

relation avec la vie quotidienne où les animaux et les hommes vivaient dans des villages distincts, chaque groupe ayant le sien : celui des serpents, celui des hommes, celui des lépreux, celui des singes, etc. La plupart du temps, les personnages animaux permettent facilement de référer à une caractéristique physique ou comportementale qu'il serait moins aisée de spécifier pour des humains – à l'exception des lépreux – mais agissent, dans les contes, comme des hommes.

Histoire des déplacements du village actuel de Ndongué

Le plus ancien village se trouvait à la jonction entre les rivières *dùmú* et *yòé* (I), il ne comprenait que des gens du lignage *bòdòé-tòrò*. Il ne portait pas de nom particulier. De là vers 1810, le village s'est déplacé en bordure de la forêt de *yébé*, au niveau de la source de *tí-kpòyò* (II), « à l'ombre du *Mitragyna stipulosa* ». Là furent plantés des fromagers qui témoignent de nos jours de son emplacement connu de nos jours sous le nom de *tí-gèrà* « à l'ombre des fromagers ». Il s'est agrandi de deux segments de lignage *bòyè* puis d'un segment du lignage *bògòη*, ceux de l'ancien *lòk*. A cette époque les lignages étaient désignés soit par leur nom, soit par le nom d'un de leurs anciens. Vers 1860 cet ensemble de lignages s'installent à *gbà-hǔfì* (III) « les grandes pailles », en savane entre les rivières *yòé* et *màì*. Là un segment cadet des *bòdòé-tòrò* descendit plus au sud sur un site *tà-káyá* « pierre à crabes » riche en minerai de fer, près de la source de *yèmbá*. L'ancien de ce segment de lignage *gàgàà* était connu comme « l'ancien de tí-gérá » *wàn tí gèrà*, noté par Lenfant Antiguerem. Il porte actuellement le nom de *bòn-kùngé* (IV) « où est restée une cloche-double ». Inquiets du passage des troupes françaises, ils rejoignirent alors le village *gbà-hǔfì*. La menace pesant toujours, le village se déplaça vers 1910, sur l'autre rive de la *màì* et pris le nom de *tí-zúì* (V) « à l'ombre des Sorindéia » où ils restèrent pendant tout le temps de l'occupation allemande (1911-1914). Les segments aînés quittèrent alors cet endroit pour s'installer plus au sud, aux limites du territoire de leurs ancêtres, sur la Mambéré. Ils ne purent

décider le segment cadet à les rejoindre, même par la force et ceux qui restèrent à *gbà-hzfi* furent regroupés par les français avec d'autres lignages *bòngòwèn, kòtógò, nòhòró-pàí...* Ce gros village en bordure de la forêt de *nàá-sèmbàà* prit le nom de *zú-kòmbò* (VI) « à l'orée de la forêt » et aussi le nom de *ndóngé* « piment⁴ », noté en 1931 Ndongué par Boutin. Après la construction de la route *gáló-bòhà - gbà-yàngá-dìdì* (Bayanga-didi) le village fut contraint de se déplacer sur ladite route sur laquelle ils se répartirent. Ne restèrent ensemble que les *bòdòé-tòrò*, les *bòngòwèn*, les *bòyè*, les *bògòh lòk* et les *bòzòm bé-zálá*, qui s'installèrent à l'ouest d'un grand *Daniellia oliveri* kèà sur le site appelé *ndàyá gbà-tùà* (VII) « au pied de la grande maison » car ils avaient dû y construire une grande case pour les Blancs. Enfin ils se fixèrent un peu plus haut, à l'est de ce même *Daniellia oliveri* et le site pris le nom de *tí-kéá* (VIII) « à l'ombre du *Daniellia oliveri* ». En 1974, sous la pression de l'administration, le village dû se déplacer de quelques centaines de mètres pour se rapprocher de *gáló-bò-kòwí*. Depuis que le village est sur la route, il a toujours été nommé *ndóngé-zú-kòmbò* « Ndongué à l'orée de la forêt ». (cf. carte 2).

Au niveau individuel, la mobilité est la solution pour tout individu qui ne se sent pas bien là où il habite. Si une querelle dure ou que des menaces de sorcellerie rendent quelqu'un vulnérable, celui qui se sent visé s'en libérera en quittant sa résidence actuelle pour aller s'installer un peu plus loin dans le village d'un parent ou d'un allié. Ce type de mobilité est assez fréquente et répond au souci de se prémunir d'un environnement qu'on perçoit comme néfaste. Le retour au village qu'on a ainsi quitté est rare.

Cette mobilité est également présente chez les Gbaya yaayuwèe du Cameroun que Burnham présente comme a "Structural fluidity in Gbaya Residential Units" (1980 : 84).

L'expression linguistique de la mobilité

⁴ Il s'agit en premier d'un nom d'homme.

La mobilité ainsi décrite, qu'il s'agisse du déplacement d'un groupe, d'une famille ou d'un individu, s'exprime en gbaya à l'aide du verbe *kur* « déplacer un lieu, migrer, essaimer » suivi du complément « village » *yé*. Employer seul ce verbe signifie, employé transitivement « lever, soulever », et intransitivement « se lever, se soulever ». Avec le complément « village » *yé*, il sert en particulier pour parler de l'essaimage des abeilles *gòró kùrà yé* (abeille / ACC.lever.D / village) ou d'un « oiseau migrateur » *nóé kùr yé* (oiseau / à lever / village). La migration est donc exprimée par l'indication du déplacement du lieu de résidence habituel et permanent.

Les déplacements saisonniers liés à la pratique de diverses activités sont, eux, exprimés par le terme « campement » *gúdù* précédé du verbe *si* « s'en aller » ou *ne* « aller ». L'« installation » temporaire en brousse *ʔóó gúdù* (être/campement) fait partie du vécu des Gbaya. La nature de ces campements est différente selon les participants et l'activité pratiquée (cf. Roulon-Doko, 2001b : 153). Leur durée varie de huit à dix jours pour les plus courts à plusieurs semaines pour les autres.

Tandis que le « village » représente l'espace d'implantation permanent des hommes sur le territoire des ancêtres, le « campement », lui, est une installation temporaire au sein du territoire dont les ancêtres sont les véritables propriétaires. Seul le déplacement d'un village ou le changement de village pour un individu, peut être considéré comme une « migration ».

En conclusion

Si l'existence de migrations est différemment attestée selon les groupes Gbaya, en particulier entre ceux du Cameroun et ceux de République Centrafricaine, toutes ces populations ont effectuées de nombreuses mobilités. Pour ce qui est des Gbaya 'bodoé, la nature de leur rapport à la terre – territoire de chasse –, leur conception du consensus et de la responsabilité partagée, et leur méfiance vis-à-vis de tout pouvoir – absence de chefs traditionnels –, témoignent de leur fort individualisme. Ils

continuent à vivre, sous la responsabilité de leurs ancêtres, sur un territoire dont ils ont la maîtrise et sur lequel ils pratiquent une constante mobilité.

Références bibliographiques

- BURNHAM, P., 1980, *opportunity and constraint in a Savanna Society (The Gbaya of Meiganga, Cameroon)*, Academic Press, London.
- BURNHAM, P., 1996, *The Politics of Cultural Difference in Northern Cameroon*, Edinburgh University Press.
- BRUSSEAU, E., 1908, Notes sur la race baya, *Bull. et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* 9, Paris, pp. 80-103.
- LENFANT, E., 1909, *La découverte des grandes sources du Centre de l'Afrique*, Paris, Hachette.
- MONINO, Y., 1995, *Le proto-gbaya. Essai de linguistique comparative historique sur vingt-et-une langues d'Afrique Centrale*, Paris, Peeters-SELAF.
- ROULON-DOKO, P., 1996, *Conception de l'espace et du temps chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan.
- ROULON-DOKO, P., 1998, *Chasse, cueillette et cultures chez les Gbaya de Centrafrique*, Paris, L'Harmattan.
- ROULON-DOKO, P., 2001a, Cuisine et nourriture chez les Gbaya de Centrafrique, Paris, L'Harmattan.
- ROULON-DOKO, P., 2001b, "Les campements saisonniers chez les Gbaya de Centrafrique", in B. Brun, A-H Dufour, B. Picon et M-D Ribereau-Gayon (éds.), *Cabanes, cabanons et campements, formes sociales et rapports à la nature en habitat temporaire*, Editions de Bergier, pp. 145-151.
- VIDAL, P., 1982, *Tazunu, Nana-Modé, Toala, ou : de l'archéologie des cultuurs africaines et centrafricaines et de leur histoire ancienne*, Bangui.
- VIDAL, P., 1984, Archéologie du terrain centrafricain : une approche réaliste de l'histoire pré-coloniale et ancienne, in Miegge J.-L. (éd.), *Recherches centrafricaines, problèmes, perspectives de la recherche historique*, Etudes et documents 18, Institut des pays d'outremer, Aix-en-Provence, pp. 4-45.
- VIDAL, P. 1992, Au-delà des mégalithes : archéo centrafricaine et histoire de l'Afrique Centrale, in Essomba J.-M. (éd.), *L'archéologie au Cameroun*, Actes du 1^{er} colloque international de Yaoundé 6-9 janvier 1986, Karthala, pp. 133-178.
- ZANGATO, E. 2000, *Les occupations néolithiques dans le Nord-Ouest de la Centrafrique*, Mergoïl, Montagnac.

La notion de « migration » dans l'aire gbaya

Résumé :

Dans l'aire gbaya, divers auteurs font état de migrations qui préciseraient les parcours les plus récents de certains groupes. Je ferai tout d'abord le bilan des

données accessibles, tant historiques qu'archéologiques afin de cerner la valeur de cette notion de migration. Par ailleurs les Gbaya 'bodoe de Centrafrique connaissent traditionnellement une forte mobilité des personnes, ainsi que les Gbaya kara en général. Je tâcherai de présenter cette mobilité et d'en cerner les facteurs ainsi que les conséquences. je m'attacherai aussi à relever le vocabulaire qui y réfère.

Mots-clefs :

Afrique Centrale, R.C.A., Cameroun, Gbaya, migration